

## SOUVENIR.

A MON AMI ACHILLE FRÉCHETTE.

Qui donc toujours vous rouvre en nos cœurs presque éteints,  
O lumineuse fleur des souvenirs lointains ?

VICTOR HUGO.

L'ombre sur la vallée a déroulé ses voiles  
Comme un noir vêtement :  
La nuit est calme et pure ; et mille et mille étoiles  
Tremblent au firmament.

C'est l'heure parfumée où s'abattent les anges  
Au berceau de l'enfant ;  
L'heure où l'insensé vole à ses plaisirs étranges  
Si pleins de fiel souvent ;

C'est l'heure d'amour, où chaque épi doré tremble  
Aux baisers d'Ariel ;  
Où, dans un long soupir, la terre entière semble  
Se rapprocher du ciel ;

Le vent ne tresse plus, de sa suave haleine,  
Les cheveux de l'ormeau,  
Ne fait plus babiller la harpe éolienne  
Du mobile rameau.

L'écho ne redit plus la plainte de la rame  
Sur le flot infini ;  
L'oiseau ne chante plus son doux épithalame  
Sur le bord de son nid.

Le limpide ruisseau dont la voix est si douce  
Sous les sapins du val,  
Ne fait que par moments soupirer sur la mousse  
Ses gouttes de cristal.

La rivière endormie, où mon vieux logis mire  
L'angle de son toit blanc,  
Ne laisse plus chanter, harmonieuse lyre,  
Son flot étincillant.

Plus de bruits maintenant dans la nature immense ;  
Au hameau tout s'endort,  
Au hameau tout sommeille et repose en silence....  
Et moi... je veille encor.

Moi, penché, tout pensif, à ma fenêtre ouverte  
Aux parfums de la nuit,  
Je contemple le long de la berge déserte  
Le flot muet qui fuit ;

Moi, le front dans ma main, abîmé sous le charme  
D'un rêve caressé,  
Qui met sous ma paupière une brûlante larme,  
Moi, je songe au passé ;

Moi, mon ami, je songe à ces beaux jours de rose  
Où, la main dans la main,  
Nous cheminions tous deux, sans un souci morose,  
Dans le même chemin !

W. CHAPMAN.

St. François de la Beauce, 29 août 1871.

## REVUE ÉTRANGÈRE.

## LA GUERRE DE 1864.

Paris.—Le *Courrier Diplomatique* publie une communication qui, dit-il, vient d'un diplomate de haut rang, et qui donne sur les négociations qui ont précédé la guerre de 1864 des informations très importantes. En voici la substance :

En 1864, le comte Russell alors ministre des affaires étrangères, fit à Rouher, par l'entremise de lord Cowley, alors ambassadeur anglais à Paris, des propositions d'une alliance offensive et défensive entre la France et l'Angleterre pour prêter main-forte au Danemark dans le cas où la Prusse et l'Autriche lui déclaraient la guerre.

L'Angleterre devait coopérer avec la France sur mer et sur terre et se joindre ensuite à elle pour rectifier sa frontière sur le Rhin en annexant les provinces rhénanes.

Rouher demanda trois jours pour réfléchir à ces propositions, mais Napoléon les accepta avant trois jours écoulés. Lord Cowley communiqua immédiatement ce fait à son gouvernement. Alors, le comte Russell répondit qu'il était trop tard, vu que le gouvernement de Sa Majesté avait décidé de ne pas se mêler de la question du Danemark. Cette réponse mit fin aux négociations et on ne tenta pas de les renouveler.

Le parlement allemand a approuvé et ratifié le traité douanier avec la France.

L'on dit—mais c'est peu probable—que le gouvernement et l'Assemblée nationale seront transférés de Versailles à Paris avant le mois de décembre.

Le prince Napoléon a définitivement résigné son siège dans le conseil général de la Corse, et est parti pour l'Italie.

On prête aux bonapartistes l'intention de mettre en accusation le gouvernement du 4 septembre, de demander la dissolution de l'Assemblée Nationale et d'en appeler au peuple pour connaître la forme future de gouvernement en France.

Par sa nouvelle organisation militaire, la Russie, advenue une guerre, pourra mettre en ligne 1,600,000 hommes et 50,000 officiers, outre 66 régiments de cosaques. Dans un cas d'invasion, elle aura une réserve qui équivaut à faire de chaque homme un soldat ; et pendant la paix elle tiendra sous les armes trois quarts de million d'hommes et 35,000 officiers.

## ANGLETERRE.

Le *Morning Post* journal semi-officiel dément le bruit qu'une régence serait à la veille d'être établie. Mais les dernières dépêches réaffirment cette rumeur.

Une explosion a eu lieu dans une mine à New-Castle ; trente à quarante personnes ont été tuées.

## ÉTATS-UNIS.

San Francisco.—Il y a eu une émeute terrible à Los Angeles. Une bagarre ayant eu lieu dans le quartier chinois, l'officier Bilderon essaya d'arrêter un chinois pour avoir tiré sur un autre. Mais le chinois opposa de la résistance et l'officier fut obligé d'appeler un citoyen, Robert Thompson à son aide.

Aussitôt les Chinois des deux côtés de la rue Warren, com-

mencèrent à tirer et Thompson fut frappé d'une balle au cœur et tomba roide mort. Bilderon, blessé à l'épaule, se jeta sur un cheval et prit la fuite.

La foule s'assembla immédiatement et attaqua les chinois du quartier 500 hommes armés se répandirent partout et empêchèrent les Chinois de se sauver. 15 de ces derniers furent saisis et pendus ; le feu mis à leurs maisons fut éteint avant qu'il eût causé de grands dommages.

A 9 heures hier soir, l'ordre avait été en partie rétabli par les autorités.

Le fameux Tweed qui a du voler une couple de millions de piastres à la Corporation de New-York a été arrêté.

Les procédés contre le Mormon Young et plusieurs de ses partisans pour meurtre et bigamie se continuent avec vigueur.

## ITALIE.

Le Cardinal Antonelli est malade. Il est question d'un conclave qui serait tenu en France pour régler ce qui devrait être fait dans le cas où le Pape mourrait. Il est aussi question du départ du Pape de Rome.

## CRUAUTÉS DES PRUSSIENS.

Un écrivain français raconte ainsi les cruautés commises par les Prussiens, après cette fameuse bataille de Wissembourg, où les Français se battirent comme des lions contre des forces dix fois plus considérables :

Quand donc nous avons commencé notre mouvement de retraite, une nuée de Bavares, qui s'étaient jusque-là tenus cachés dans les vignes de Wissembourg, s'élançèrent à travers champs jusqu'aux maisons qui se trouvent entre le chemin de fer et la porte sud de la ville. C'est dans ces maisons qu'avaient été transportés nos blessés qui n'avaient pu rentrer en ville. Il y en avait partout : dans les caves, dans toutes les chambres, et jusqu'au grenier. Ils arrivèrent, à travers les vergers attendant à ces maisons, fusillant tout ce qui se montrait, habitants et soldats, brisant à coups de fusil portes et fenêtres, tirant de force les femmes et les enfants des caves où ils s'étaient réfugiés, et se faisant ouvrir les portes des chambres. On avait beau leur dire qu'il n'y avait plus un homme valide, que tous les soldats et officiers qui avaient été transportés là étaient blessés ; ils ne voulaient rien entendre. Dans une chambre que le propriétaire montre à tous les visiteurs français, et qui garde encore la trace des balles, se trouvait le lieutenant de ma compagnie, le brave Vuillemin, blessé, dès le commencement de l'action, d'une balle au-dessus du genou qui lui avait fracassé l'os. Il était étendu sur un lit : cinq ou six turcos, tous grièvement blessés, gisaient par terre auprès de lui. Les Bavares entrent ; dix au moins se jettent sur ces malheureux et les achèvent, séance tenante, à coups de baïonnette. Ils prennent Vuillemin, le jettent à terre, le tirent hors de la maison, et se mettent à le traîner par sa jambe cassée, en poussant des exclamations de joie féroces, jusqu'au pied d'un arbre où l'on s'apprêtait à le fusiller, quand, par bonheur, un docteur pas un officier arrive et met fin à cette scène de boucherie. Ce récit, je le tiens du lieutenant Vuillemin, que j'ai retrouvé là-bas sur son lit de douleur, commençant à peine à marcher, malgré les soins dévoués dont il est l'objet de la part de ceux qui l'ont recueilli. C'est un homme d'honneur s'il en fut : on ne le démentira pas non plus, celui-là !

Dans une autre maison, trois turcos s'étaient réfugiés au grenier et cachés dans la paille. On les découvre, on les saisit, on ouvre la fenêtre ; on les précipite sur le pavé de la cour où ils se brient les reins. Un seul échappa à leur furie ; il était parvenu à s'enfouir si profondément dans la paille qu'on ne l'avait pas aperçu ; mais on le retrouva mort quatre jours après.

À côté, dans une auberge (je pourrais vous citer le nom du propriétaire), se trouvait le capitaine Tourangin. Blessé d'une balle à la jambe et d'une autre à la poitrine, il n'avait pas une heure à vivre ; ils la lui ont volée. Quand ils arrivèrent, il fit signe à la fille de l'aubergiste, qui était bravement demeurée près de lui à le soigner, et voulut lui remettre un portefeuille, qu'il destinait sans doute, à sa jeune femme. Les Bavares arrachèrent brutalement de ses mains de la jeune fille ce portefeuille, qui contenait peut-être un dernier adieu ; puis, à coups de baïonnette, ils l'achevèrent, malgré les supplications et les cris d'horreur des gens de la maison.

Un peu plus loin, le lieutenant Grandmont, gisait dans un champ de pommes de terre. Le malheureux avait les deux bras cassés, une jambe fracturée et deux balles dans la poitrine. Des soldats l'aperçoivent remuant encore et criant au secours. Ils le prennent pour cible, déchargent leurs armes sur lui et lui fracturent l'autre jambe. Il a vécu un mois, grâce aux bons soins du Dr. O..., qui le recueillit un soir ; vingt personnes l'ont, à son lit de mort, entendu raconter cet odieux attentat.

## RELEVÉ EXACT DES PERTES DES FRANÇAIS DURANT LA DERNIÈRE GUERRE.

Quatre-vingt-neuf mille soldats sont restés sur le champ de bataille ou bien ont succombé dans les ambulances, par suite de leurs blessures. Sur ces quatre-vingt-neuf mille soldats, vingt-six mille sont morts à Forbach, Reichsoffen, Borny, Gravelotte, Saint Privat et dans les combats livrés autour de Metz du 1er septembre au 27 octobre ; dix mille environ ont succombé à Sedan. Le siège de Paris n'a pas coûté moins de dix-sept mille hommes.

Les pertes de l'armée de la Loire, sous le commandement des généraux d'Aurelles de Paladine et Chanzy, atteignent vingt-deux mille hommes ; sous celui de Bourbaki, sept mille ; celle de l'armée du Nord, trois mille cinq cents ; celles de Garibaldi, seize cents. Enfin, les sièges de Strasbourg, de Toul, de Bitche, de Thionville, de Montmédy, de Verdun, de Phalsbourg, de Mézières et de Belfort, ont coûté à la France plus de deux mille de ses enfants.

Quant au chiffre des blessés, on ne le connaît pas encore ; mais il y a tout lieu de supposer qu'il dépasse de beaucoup celui des morts.

## SECONDE CONDAMNATION DE ROSSEL.

Ainsi qu'on s'y attendait, ainsi qu'il s'y attendait sans doute lui-même, le 4e conseil de guerre a confirmé la sentence de mort déjà prononcée contre Rossel.

C'est avec le plus grand sang-froid que Rossel a accueilli sa nouvelle condamnation à mort.

Il a salué le commissaire du gouvernement, et est entré d'un pas ferme dans sa cellule, en murmurant :

« Finis Poloniae ! »

Il a immédiatement demandé de quoi écrire, et a écrit une longue lettre à son père.

Il ne semble espérer, ni même désirer aucune commutation de peine.

Un détail généralement ignoré sur Rossel.

C'est, de tous les officiers de l'armée, un de ceux qui ont eu le moins de duels. Il avait coutume, en effet, de déclarer qu'il ne comprenait pas d'autre duel que le duel à mort, au pistolet.

Et, comme on savait que ce que disait Rossel, il le pensait, on y regardait à deux fois avant de lui marcher sur le pied.

Rossel ne s'est battu que deux fois, et, les deux fois, il a tué son adversaire.

## LA VILLE HÉROÏQUE.

On écrit de Châteaudun, à la date du 7 octobre :

L'administration municipale de Châteaudun fera célébrer un service anniversaire, le 18 octobre 1871, à la mémoire des soldats et citoyens morts, le 18 octobre 1870, dans la défense de Châteaudun.

Quand donc pourra-t-on raconter, sans passion, avec la sérénité de l'histoire, les événements de 1870-1871 ? Quand donc pourra-t-on, pièces en main, dire la vérité à tous et sur tous, rendre à leur néant les hommes de bruit et de fumée, et retirer de l'oubli les vrais combattants, les vrais héros ?

Tenez, à Châteaudun, j'ai vu hier, dans un café modeste, un homme coiffé d'un chapeau gris. Il jouait à la poule aux quilles, à un sou le coup, avec quelques amis. Un in perceptible ruban rouge ornait sa boutonnière. Je ne sais pourquoi je demandai à mon guide qui était cet homme qui ressemblait à Paul de Kock, au ruban près.

—C'est Brossier, me répondit-il.

—Qui Brossier ?

—Brossier le photographe, le héros de Châteaudun, le vrai.

—Qu'a-t-il donc fait ?

—Il était à la barricade de la rue de Chartres, en sentinelle, quand les Prussiens se sont montrés. Il a tiré le premier coup de fusil et le dernier. Quand un homme tombait il prenait ses cartouches. Chaque fois qu'il tirait, un Prussien était abattu. Il se tenait là, à découvert, sans souci d'aucun danger. On lui a donné la croix, et tout Châteaudun l'aime et le salue. Il est photographe et sa femme est modiste. Ce sont de très-honnêtes gens...

Tous les hommes valides qui n'ont pas pris part à la défense de la ville étaient à l'armée de la Loire, tous à quelque classe qu'ils appartenissent. On se rappelle que le 8 décembre, le duc de Luynes, qui comptait au nombre de ses propriétés le château de Châteaudun, a été tué devant Orléans, à la tête d'une compagnie de mobiles de la Sarthe. Déjà son jeune frère, J. de Chevreuse, avait été gravement blessé à Coulmiers. Combien de ces soi-disant réactionnaires se sont arrachés bravement aux douceurs du foyer, aux séductions d'une vie opulente, pour répondre à l'appel du pays en danger, quand tant de radicaux exaltés se réfugiaient dans des emplois qui les dérobaient à l'application des lois militaires !

Les futurs historiens auront beau jeu pour faire d'ingénieux parallèles. Il y aura quelque intérêt, par exemple, à comparer les services du colonel Charette, menant au feu son intrépide légion avec ceux du pseudo-général Cluseret haranguant la population de la Croix-Rousses, ou le dévouement patriotique de M. de Luynes tombant sur le champ de bataille de Sougry, avec le zèle prudent de M. Lissagaray paradant à deux cents lieues de l'ennemi sous le titre fantaisiste de commissaire civil des armées. La conclusion à tirer de ces rapprochements saute aux yeux, et ce serait oiseux de l'exprimer.

## UNE VICTIME DE L'INVASION.

Le sieur Onésime S..., âgé de quarante-trois ans, propriétaire cultivateur au hameau de Villeban (Seine-et-Oise), avait vu sa maison et sa grange brûlées par les Prussiens, qui, de plus, avaient fait périr en sa présence une personne de sa famille. Depuis ce moment, il donnait des signes fréquents d'aliénation mentale. Son idée fixe était de s'oter la vue, afin disait-il, de ne plus avoir le spectacle des occupations humaines, qui lui était devenu odieux.

Une seule affection lui était restée, dit le « Droit », celle qu'il éprouvait pour sa sœur, la dame veuve B... qui, après l'avoir recueilli chez elle, s'était imposé la tâche de veiller sur lui avec la plus grande sollicitude et d'éloigner les couteaux, les ciseaux et tous les instruments à pointe, à l'aide desquels plusieurs fois déjà il avait tenté de s'aveugler.

—« Mais, lui dit-elle, si tu exécutes ton dessein, tu ne pourras plus me voir ? »

—« Oh ! si, répondait-il, pour te voir, je n'ai pas besoin de mes yeux. »

La dame B... avait réussi à amener son frère à Paris, pour consulter un médecin. En l'apercevant avant-hier matin, elle frissonna, car elle remarqua qu'il avait les yeux couverts d'un bandeau.

—« La chose est faite, dit-il d'un ton joyeux ; je n'ai presque pas souffert. »

Le médecin, qui arriva peu d'instants après, enleva le bandeau et constata que le nerf optique avait été brûlé comme par un caustique, sans qu'il y eût trace d'inflammation. Il demanda au nouvel aveugle comment il s'y était pris pour détruire ce que d'autres mettent tant de soins et de peine à conserver.

Le sieur S... lui indiqua un volume placé sur sa table de nuit, et dont une page avait été marquée par une grande corne. C'était un recueil de voyages, et la page marquée indiquait la manière dont s'exécute en Chine le supplice de l'aveuglement. Sur chaque œil on place une petite boule de chaux vive avec un linge mouillé recouvert d'un linge sec, et sur le tout un bandeau.

La chaux brûle le nerf sans autre impression pour le patient qu'une douleur vive, mais fugace comme l'éclair. Quand on retire le bandeau, il est aveugle.

C'est un supplice de bon ton qu'on n'inflige qu'aux personnes de qualité. Il n'entraîne ni cris, ni contorsions, ni effusion de sang, et il n'émotionne les spectateurs que par son résultat.

Le cultivateur avait suivi de point en point le procédé détaillé dans le volume qui lui était tombé sous la main, et il avait ainsi atteint son but.

Le médecin voulut faire admettre S... dans une maison de santé, mais la dame B... a déclaré que son dévouement n'était pas épuisé et qu'elle soignerait son frère aussi bien aveugle que fou. Elle l'a emmené effectivement le jour même, en emportant les prescriptions, du docteur, rédigées en forme de consultation.